

## Préambule

De mon premier placard de bois vermoulu à ma dernière armoire métallique, je ne saurais évaluer le nombre de pas que j'ai faits, ni le poids total des diverses matières transportées au cours de ma carrière. Mais globalement, le tableau que je pourrais broser de ma vie professionnelle pourrait être comme une aquarelle dont les tons gris et les roses se fondraient dans la continuité des pages de calendriers successifs, marquant mes jours, mes mois, mes années... Des premiers cris entendus aux derniers souffles recueillis, j'ai exercé mon métier d'infirmière sur une palette étendue de spécialités et dans différentes structures, depuis les plus petites, en zone rurale, jusqu'aux plus grandes, dans la capitale.

De ce parcours sont extraites diverses anecdotes vécues parmi des personnes de toutes origines, le plus souvent en équipe, là où se partage le pire, mais aussi le meilleur ! Ces brèves histoires retranscrivent des événements, des ambiances et des émotions lors d'un long passage en milieu hospitalier, parfois à sa marge. Car il arrive que les soucis personnels s'invitent à l'intérieur des services, au même titre que les aléas de ces derniers rejaillissent dans la sphère privée des soignants...

En effet, lorsque la porte se ferme sur une fin de journée, organiser un quotidien familial impacté par de

C'est aussi ça la vie...

multiples revirements n'est pas simple. Et puis l'esprit n'est pas là forcément libéré du vécu des dernières heures. Cela à cause des situations rencontrées au travail, mais aussi depuis que sont apparus des objectifs de rentabilité, mettant au second plan le côté humain de la profession.

Au-delà de la pesanteur institutionnelle, d'infimes signes dessinent, au fil de ces récits, les ébauches des changements d'un monde extérieur en perpétuelle évolution. Car l'univers des hôpitaux n'est pas hermétique. Aux problèmes familiaux et sociaux à prendre en compte dans les prises en charge s'ajoutent ceux, sociétaux, s'imposant dans la pratique soignante. Et peut-être maintenant plus que jamais !

# Une première leçon de vie

*Service long séjour, novembre 1973*

En zone rurale, là où j'ai grandi, ni la maladie, ni la souffrance et la mort ne m'ont été cachées. Dans la vie d'un village, de tels moments se partagent, au même titre que les événements heureux. Mais lorsque je suis confrontée pour la première fois à un monde dans lequel la vieillesse, la déchéance, l'abandon et la fin de vie sont concentrés, je suis profondément choquée. Chaque jour, c'est un combat que je dois mener contre moi-même pour venir, au petit matin, dans une des dernières salles communes de l'hôpital. Dans le cadre des projets d'humanisation des lieux, elle est vouée à disparaître bientôt, mais en attendant, c'est une épreuve que je peine à surmonter.

Il nous faut enchaîner là les soins de nursing, les installations aux toilettes, les réfections de lits et les becquées, la plupart des résidents n'étant plus en capacité de manger de façon autonome. Et tout cela dans une inhumaine promiscuité. Toutes nos sensations, qu'elles passent par la vue, l'ouïe ou l'odorat, nous ramènent, en permanence, à l'insupportable... Le regard se détournant d'un corps décharné ne peut que se poser sur des draps

imbibés d'urines, les mains retirent des couches pleines de selles. L'air est chargé de ce que les lits dégagent et l'ambiance sonore alterne silences, gémissements, pleurs et appels à l'aide.

Tout cela me poursuit, depuis mon heure de sortie jusqu'aux cauchemars qui hantent mes nuits. Je n'ai aucune certitude de pouvoir rester jusqu'au bout de cette période de quelques semaines, ni d'ailleurs d'avoir choisi la bonne orientation. Pourtant, c'est une image improbable, aux portes de ce qui m'apparaît comme un enfer, qui m'aide, après des premiers jours difficiles, à poursuivre mon chemin. Car au travers d'un petit rituel que je repère se devine une histoire d'amour, certes platonique, mais bien existante, en dépit de la misère accumulée dans ces quelques dizaines de mètres carrés.

Dans cette histoire il y a un homme ayant des difficultés liées au poids des années. Cependant, il a conservé assez de facultés et d'autonomie pour que l'on s'interroge sur les raisons de son placement en long séjour. Et puis il y a une femme, d'un âge moins avancé que les autres résidents. Elle vit là faute d'avoir pu trouver une structure adaptée, une sclérose en plaques l'ayant clouée sur un fauteuil roulant. Elle n'a nulle part où aller et, physiquement, elle ne pourra jamais s'enfuir de cet endroit !

Tous les matins, après le petit déjeuner, l'homme se poste dans un modeste espace réservé aux rares rencontres des résidents avec leurs proches, attendant, patiemment, son bonheur du jour...

Elle tarde un peu parfois, peut-être par coquetterie, mais un bruit grinçant de roues finit toujours par annoncer son arrivée. Un chemisier bien choisi, orné d'un

bijou assorti, soigneusement coiffée et maquillée, elle passe la porte avec le sourire caractéristique de celle qui se sait admirée et attendue. Il se dirige alors vers elle et l'aide, bien qu'elle soit capable de le faire seule, à garer son fauteuil. Ils restent ensuite des heures côte à côte, à se parler ou à partager des temps de silence, sans se douter qu'ils me donnent, par leur exemple, une précieuse leçon de vie.

# Les mains baladeuses

*Oto-rhino-laryngologie, janvier 1974*

En ce premier jour de l'année, je travaille dans un service d'ORL avec deux collègues. L'une est comme moi, récemment arrivée. L'autre, plus ancienne, est armée de bien plus d'expérience et d'assurance que nous deux réunies. C'est une religieuse, l'une des dernières de la communauté proche de l'établissement à faire partie du personnel. Cela parce qu'elle est titulaire d'un diplôme d'infirmière, contrairement à d'autres sœurs qui, en étant démunies, ont dû partir. Elle est jeune encore, bien intégrée dans l'équipe, et nous oublions, la plupart du temps, que son choix de vie est différent du nôtre. Nous venons de prendre notre service toutes les trois. Et le jour n'est pas encore levé quand les urgences nous annoncent l'arrivée d'un homme ayant un corps étranger dans l'oreille ! L'information nous laisse perplexes : comment un adulte a-t-il pu se mettre dans une telle situation ?

Mais très vite, son arrivée bruyante nous donne un premier élément de réponse alors qu'il est encore sur le brancard s'enfilant dans le couloir... Le nouveau venu a visiblement arrosé, et copieusement, la fin de l'année écoulée ! Cela se confirme à la lecture de son dossier

évoquant la dose d'alcool au volant l'ayant envoyé directement dans un arbre. Et ce sont les morceaux du pare-brise éclaté, logés dans une de ses oreilles, qui l'ont orienté vers nous.

Tandis que notre sœur s'occupe des formalités dans la salle de soins, nous l'installons, ma collègue et moi, dans une pièce où le médecin va l'examiner. C'est loin d'être facile car le nouveau venu s'agite, et surtout, il est très entreprenant. L'alcool l'ayant complètement désinhibé, il se dit heureux de se trouver devant des « filles », et pour lui, accident ou pas, la fête doit continuer ! Il chante, tente de descendre de sa couche pour danser et essaye de poser ses mains sur nos fesses... L'une comme l'autre, malgré nos mouvements de recul, nous sortons de là pour retrouver la salle de soins avec des marques de mains ensanglantées sur nos postérieurs habillés de blanc. Sans même que nous ayons pu commencer sa prise en charge !

Persuadée qu'elle, avec sa tenue austère et son badge soulignant clairement son statut, elle ne risque rien, notre collègue nous libère de cette situation. Elle s'aventure seule et sans aucune crainte d'être ainsi importunée auprès de cet homme en état d'ébriété.

Ce jour-là cependant, nul miracle ne sera accompli... Quelques éclats de voix plus tard, la porte de la salle que nous avons fuie se referme bruyamment. Côté sortie, la sœur avec sa blouse de tissu épais, bien plus longue que la nôtre, porte, aux mêmes endroits, d'identiques marques d'appréciation du patient...

Et nous commençons toutes les trois l'année avec un fabuleux fou rire !

# Crime de lèse-majesté

*Chirurgie digestive, septembre 1975*

Dans les locaux de ce centre hospitalier universitaire flambant neuf, l'un des plus modernes d'Europe, la révolte gronde depuis quelques mois. Nous avons interpellé, à plusieurs reprises, la hiérarchie sur nos conditions de travail et la façon dont sont traités les patients. Car les soins sont ici effectués à la chaîne avec, pour repères principaux, des numéros passant avant l'identité des personnes soignées.

Outre les entrevues avec la direction, un entretien avec notre chef de service n'a fait que nous confirmer la position dans laquelle le système en place le maintient. Tel un dieu, il se comporte comme s'il était doté de tous pouvoirs sur ceux qui œuvrent à sa suite. D'ailleurs le « petit personnel » qu'il croise dans les couloirs de l'étage, il est capable de l'ignorer comme de l'écraser, publiquement, pour une raison ou pour une autre... Et, autant pour les exécutants que pour le travail qu'ils accomplissent quotidiennement, il se montre méprisant tout au long de cette rencontre.

C'est au cœur de cette période de fortes tensions que la porte de la chambre dans laquelle je suis occupée s'ouvre



un matin sur le « patron ». Selon un cérémonial hebdomadaire bien rodé, il fait, amplement accompagné, le tour des patients avec, derrière lui, un long cortège s'étirant dans les couloirs... Il entraîne, suivi de très près par « son agrégé », une quinzaine de personnes comprenant, en tête, les chefs de clinique qui se mettent en valeur... Chacun d'eux aspire à être le prochain élu au poste supérieur, pourtant accessible dans un délai très incertain ! Derrière ce peloton de tête se poussent : les internes, les externes, les surveillantes d'étage et de secteur, l'infirmière chargée de la visite, la diététicienne, le kinésithérapeute, l'assistante sociale, les stagiaires se préparant à ces professions ainsi que les étudiantes infirmières... La taille des pièces ne permettant pas à tous d'entrer, ceux qui sont exclus des premières loges parlent, derrière la cloison, d'autre chose que de problèmes médicaux !

De mon côté, accroupie auprès d'un lit d'opéré, j'effectue les relevés de bile, de sang et d'urine de bocal posés au sol quand soudain, la main vigoureuse du chef de service secoue un de mes bras :

— Quand j'entre dans une chambre, on me salue !

C'est une règle de base de la politesse due à chacun et dont le professeur, lui-même, s'affranchit régulièrement face à ceux qui sont sous ses ordres. Il a cependant raison sur ce point-là. Mais je sens bien que nos récents échanges, un peu vifs, ne sont pas étrangers à ce rappel de l'obéissance qu'il revendique. Ses compétences, son expérience et son expertise font de lui un homme dont je dois reconnaître, devant toute l'équipe, la supériorité. À ce moment précis d'ailleurs, physiquement, je suis « à ses pieds » et il me domine autant de sa hauteur que de la grandeur de sa position...

Mais je ne ressens pas pour autant ce sentiment d'infériorité ayant accompagné celles qui m'ont précédée et qui existe encore chez certaines. Alors je me lève pour lui faire face et défier cet homme symbolisant, dans mon esprit, l'orgueil, les abus de pouvoir, le mandarinat et la suprématie masculine régnant dans le monde médical. Puis, mettant de côté la plus élémentaire des courtoisies, mon devoir de réserve et même le patient avec ses boccoux, je m'entends dire :

— Eh bien non... Je ne vais pas vous saluer !

Ce coup de pied, porté à la base de son piédestal et à la vue de tous, le met dans une rage folle devant sa cour, stupéfaite. Menaçant, il quitte brusquement la chambre, entraînant sa suite et heurtant les personnes qui, sorties de leurs discussions privées, venaient de se concentrer dans l'encadrement de la porte...

La sanction promise, et un peu méritée au demeurant, ne se fera pas trop attendre ! Pendant une période de latence, de nombreux retours me parviennent... Certains chirurgiens me transmettent, en douce, leur satisfaction d'avoir vu qu'il était possible de tenir tête au chef de service, ce qu'ils ont eu souvent envie de faire... Affligeant tableau renvoyé par ceux qui, plan de carrière oblige, se montrent toujours obséquieux devant lui !

Mes collègues, comme les infirmières d'autres étages, n'ayant rien à perdre, sont un certain nombre à se mobiliser pour que je sois maintenue malgré tout à ce poste. Vainement. Car ma mutation pour un autre service m'est rapidement notifiée officiellement, pour cause d'« incompatibilité d'humeur » entre mon supérieur et moi.

En réalité, les raisons profondes de ce clash sont bien plus subtiles. Ce sont deux mondes opposés qui se sont affrontés ce jour-là. Celui d'un passé phagocytant le présent, et l'autre, annonçant une génération aspirant à se positionner autrement que dans un schéma de soumission aveugle. Or pour avancer, la médecine se devait de revoir ces règles de pouvoir absolu avec le départ des religieuses et la féminisation, débutante, des postes médicaux.

# L'émérite ingrat

*Oto-rhino-laryngologie, bloc opératoire,  
novembre 1975*

Ce chirurgien réputé intervient, comme les règles en vigueur l'y autorisent, sur sa clientèle privée dans un bloc opératoire de l'hôpital exclusivement réservé à cette activité. Je viens d'être affectée là. Je n'ai pas eu le choix !

En dehors d'une bonne maîtrise de son art avec des résultats conséquents, tout à son honneur, l'homme, est froid et hautain. Je le côtoie peu pendant les heures d'intervention chirurgicale. Dernière arrivée dans l'équipe, je suis maintenue dans les tâches nécessitant le moins d'expérience, par exemple apporter mon aide lors de soins postopératoires dans la salle de consultation contiguë. Au passage, à la suite de ceux-ci, au moment des négociations financières ayant trait à l'intervention réalisée, je suis invitée à quitter la pièce.

L'assistante opératoire de ce grand spécialiste est une quinquagénaire célibataire. Elle l'épaule depuis des années dans ses interventions, souvent complexes... Elle fait partie de la dernière génération de ces femmes, entrées jeunes à l'hôpital où elles logeaient, et elle

s'est donnée, comme les religieuses qui l'ont encadrée, totalement à son métier. Mais un cancer du sein, avec amputation, l'a maintenue éloignée de son poste pendant quelques mois. Elle reprend son travail, en douceur, dans le cadre d'un mi-temps thérapeutique.

Après des retrouvailles chaleureuses et encourageantes avec ses collègues au vestiaire, elle s'installe avec une certaine émotion devant un des lave-mains. Tandis que je prépare la tenue stérile qu'elle va revêtir, « son » chirurgien se dirige vers un poste de lavage voisin. Et là, sans un regard, sans une seule allusion à ce qu'elle a vécu et à ce qu'elle vit encore, il lâche ces quelques mots :

— Non ! Désormais, c'est Catherine qui m'aide !

La collègue remerciée sans ménagement après tant d'années de sacrifices repart effondrée avec moi vers les salles de stérilisation de ses débuts.

## Ainsi soient-elles !

*Oto-rhino-laryngologie, bloc opératoire, mai 1976*

Des quelques infirmières religieuses encore en place quand j'ai débuté dans le métier, j'ai gardé d'autres images que les clichés négatifs circulant habituellement sur elles. Elles savaient rire, et aux éclats. Comme le faisait sœur Fernande, lorsque suite à des remarques faites à l'interne de son service, celui-ci lui chantait ce que Georges Brassens avait écrit sur son prénom. Et puis, dans leur façon d'appréhender le monde extérieur, elles pouvaient se montrer touchantes. Après s'en être mises en retrait, c'était un peu comme si elles en ignoraient les réalités.

Ainsi sœur Agnès, surveillante d'un bloc opératoire. Intransigeante sur la qualité du travail, elle entourait cependant « ses filles » de multiples attentions. Du saint Nicolas en pain d'épices du 6 décembre, au généreux œuf garni de Pâques, elle marquait ainsi gentiment les fêtes du calendrier. Pour Noël, un de ses proches œuvrant dans la fabrication de lingerie haut de gamme, elle offrait à chacune un vêtement de nuit, en prenant soin de prévoir, pour les femmes mariées, une chemise de nuit et, pour les célibataires, un pyjama fermé à toute tentative d'intrusion !

Sa naïveté s'est particulièrement révélée le jour où, l'un des médecins du service venant d'examiner une de nos collègues suite à un malaise, il a évoqué un éventuel début de grossesse. Ce à quoi, haussant les épaules, notre sœur lui a répondu :

— Alors là non, ce n'est pas possible, puisqu'elle est divorcée depuis trois ans !

À quelques pas de là, j'avais pouffé de rire avec l'infirmière anesthésiste présente. Celle-ci d'ailleurs avait une double raison de se marrer. Car cette situation lui rappelait la réaction de la mère supérieure dirigeant l'école d'infirmières où elle avait été formée.

Ce jour-là, elle m'a raconté qu'à l'époque de ses études, logée dans un internat, elle devait y retourner avant le soir quand elle sortait en ville, et signer, impérativement, le registre de présence ! Or au moment de passer son examen final, informant la directrice de l'école qu'elle était enceinte sans être mariée, celle-ci, se précipitant sur les listes de présence nocturne, lui dit :

— Ces derniers mois vous êtes notée présente toutes les nuits, mais alors comment avez-vous fait ?

Ces religieuses, étonnamment si ingénues, vivaient dans un couvent contigu à une prison située à quelques rues de l'hôpital. L'univers de semi-réclusion choisi par cette communauté était donc, géographiquement accolé à celui d'hommes vivant une incarcération imposée. Côté jardin de la propriété de ces saintes femmes, une statue se dressait, juste contre la haute cloison séparant leur monde spirituel de la cour des condamnés. Et, de cet « au-delà », les prisonniers qui faisaient le mur étaient accueillis sur les épaules larges de la Vierge Marie.

C'est aussi ça la vie...

L'aubaine de ce tremplin miséricordieux les envoyait ainsi vers la liberté via le parc du couvent...

Et si l'administration pénitentiaire exigeait que ses voisines déplacent leur sculpture sacrée, complice certaine de ces évasions, les sœurs refusaient de s'exécuter. Toujours hors du temps, ainsi soient-elles, elles ne voyaient aucune raison de dire « Amen » à l'injonction de déménager Marie !